

Dossier
de diffusion



**Max
Gericke
ou Pareille
au même**

de Manfred Karge
Traduction : Michel Bataillon
Mise en scène : Olivier Balazuc
Avec Lou Wenzel

**Spectacle disponible
en tournée**

Production : compagnie La Jolie Pourpoise / compagnie La Louve

MAX GERICKE OU PAREILLE AU MÊME

de Manfred Karge (l'Arche Editeur)

Traduction
Michel Bataillon

Mise en scène, scénographie et lumières
Olivier Balazuc

Lumières et régie générale
Manon Geffroy

Création sonore
Cyrille Lebourgeois

Avec
Lou Wenzel

Et les voix enregistrées de
Marief Guittier et Michel Raskine

Production : compagnie La Louve/compagnie La Jolie Pourpoise
En coréalisation avec Les Plateaux Sauvages
Avec le soutien de la SPEDIDAM

Créé aux Plateaux Sauvages,
établissement culturel de la Ville de Paris,
du 17 au 28 septembre 2018

Lien teaser : <https://vimeo.com/337359854>
(captation complète sur simple demande)

Spectacle disponible en tournée

Contact
Administration/Diffusion
Julie Chapot
Tél : 06 09 62 60 94
Mail : lacompagnielalouve@gmail.com
lajoliepourpoise@gmail.com

L'HISTOIRE



© Baptiste Muzard

Max Gericke est l'histoire d'une jeune allemande, Ella Gericke, qui, peu de temps avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir, décide de prendre l'identité, l'apparence et le travail de son mari, mort prématurément, pour échapper à la misère dans un pays étranglé par la crise économique et le chômage.

Grâce aux quelques transformations physiques et vestimentaires qui s'imposent et à une connaissance de la machine héritée de son mari, Ella devient Max Gericke, grutier dans l'entreprise Nagel et Fils et, pour donner davantage le change, joueur de cartes au bistrot après le travail, buveur de bières et de schnaps avec les collègues : « *Mais qu'il se couche donc tard le gosier des hommes !* ».

Au fil du temps, la guerre venue, puis l'après-guerre, et selon les événements, les dangers, la faim, l'amour, la solidarité, Ella est Max ou Max Ella jusqu'au vertige, un vertige où visions, rêves, fantasmes se mêlent aux réalités et donnent chaque fois un nouvel élan aux forces de vie qui l'habitent et la sauvent du pire.

MAX GERICKE OU LA RAGE DE VIVRE

Max Gericke est devenu(e) un mythe. Il/elle n'est pas né(e) de l'imagination d'un poète, mais à la page des faits-divers, dans une Allemagne que la crise de 1929 a rendue exsangue. Point de rencontre entre la petite et la grande histoire, comme une tentative de survie. Dès 1933, il/elle inspire une nouvelle à Brecht et servira de matrice à *La Bonne âme du Se-Tchouan*. C'est en 1982 que la pièce de Manfred Karge est créée, d'abord en Allemagne, puis quelques années plus tard en France, dans la mise en scène de Michel Raskine, avec Marie-Françoise Guittier. Max Gericke est devenu(e) un mythe, parce qu'il/elle incarne dans son hybridation le refus de donner corps aux idéologies du XX^{ème} siècle.

*« Moi, ni pour Front rouge ni pour Heil Hitler
Plutôt entre les deux, à vrai dire pour rien d'autre
Que mon travail et mes soucis. »*

Si la motivation de Ella/Max naît de l'urgence (échapper au chômage et aux totalitarismes meurtriers), la pièce de Karge explore une autre dimension. En affirmant « *ni... ni...* », il/elle expérimente « *et... et...* ». Être une femme qui est un homme qui est une femme. Ce vertige par delà le bien et le mal, où l'histoire se mêle aux contes de fée et le poème au récit, trouve une forme théâtrale dont la force tient elle-même à l'hybridation : cabaret, peep-show, tragédie, drame lyrique, farce satirique... Des phrases courtes, rythmées, qui donnent corps et souffle puissants aussi bien que fluidité, légèreté et humour à la voix d'Ella, comme si à chaque épisode de sa vie, elle faisait un bras d'honneur à la cruauté, la misère et la mort. Sa force, c'est une irréductible rage de vivre.

ENTRETIEN AVEC OLIVIER BALAZUC ET LOU WENZEL

© Baptiste Muzard



Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat – La Terrasse (septembre 2018, n°268)

Olivier Balazuc et Lou Wenzel font leur rentrée aux Plateaux Sauvages. Sous la direction du metteur en scène, la comédienne interprète *Max Gericke ou pareille au même* de Manfred Karge : l'histoire d'un chemin d'existence à double voie.

Qui est le personnage autour duquel est construit *Max Gericke ou pareille au même* ?

Olivier Balazuc : L'ambivalence du titre évoque un vertige, celui d'une double identité : Ella Gericke, jeune ouvrière allemande, décide de prendre le nom, l'apparence et le travail de son mari, Max, mort prématurément. Nous sommes à la fin des années 1920, dans une Allemagne étranglée par la crise et le chômage.

Lou Wenzel : Ce personnage traverse la seconde partie du siècle en étant homme ou femme, selon les circonstances. C'est une question de survie. Mais cela ne se fait jamais au détriment d'un genre ou de l'autre.

O.B. : En fin de compte, Ella/Max explore une troisième voie. Le moment qui nous touche le plus est celui où elle tombe amoureuse d'une jeune communiste, parce qu'elle a appris à voir avec les yeux d'un homme. Mais son désir ne peut s'assouvir car elle reste une femme hétérosexuelle. Et son secret la condamne à la solitude.

L.W. : Ella est un symbole de résistance individuelle, un « monstre » qui défie la monstruosité identitaire du XX^{ème} siècle, avec Hitler comme paroxysme.

O.B. : Elle défie également la société libérale, qui apparaît comme une nouvelle machine à broyer les identités. Son propre corps est un laboratoire de survie. Elle refuse de faire allégeance, de s'encarter.

« Nous cherchons à interroger les genres artistiques, à les mêler. » Lou Wenzel

« Ella/Max explore une troisième voie. »
Olivier Balazuc

A quel endroit ce texte fait-il se rejoindre vos deux univers artistiques ?

L.W. : Artistes femme et homme, nous voulions rendre compte avec notre sensibilité des questions qui travaillent la société contemporaine. Nous sommes tous les deux comédien-ne et metteur-e en scène. Olivier est également auteur. Nous cherchons à interroger les genres artistiques, à les mêler, car c'est toujours à l'endroit de la friction, du déplacement qu'il se passe quelque chose.

O.B. : L'être humain n'est pas univoque. A la notion d'identité, toujours excluante, rétrécissante, nous préférons celle de personnalité, qui débride les imaginaires et dénoue le songe mortifère de l'appartenance. L'identité nous précède, alors que la personnalité affirme notre être au monde.

Sur quelles vues communes s'est construite votre collaboration ?

O.B. : La première mise en scène de *Max Gericke*, signée par Michel Raskine, avec Marief Guittier, date de 1984, avant la chute du Mur de Berlin. Nous voulions poursuivre leur geste par la version de notre génération. L'espace scénique est celui d'un chantier – destruction, reconstruction, construction ? – qui fait naître un théâtre où le poème prend corps de manière universelle et généreuse.

L.W. : Un théâtre qui privilégie le conte à la référence historique, afin que chacun puisse greffer sur cette pièce sa propre histoire, sa propre lutte.



NOTE D'INTENTION ET SCÉNOGRAPHIE

Le texte de Karge, dans sa forme éclatée, tient à la fois du soliloque et de l'épopée. Le personnage traverse le XX^{ème} siècle au cœur du théâtre des opérations (usines, camps de concentration, champs de bataille, Guerre froide, etc.), mais toujours malgré lui, à son corps défendant, évitant de se retrouver au premier plan des événements pour survivre dans les creux. Afin de rendre présents ces deux aspects (théâtre intime et épique), nous avons choisi d'inscrire le parcours d'Ella/Max dans un espace évolutif, à la fois clos et poreux, qui tiendrait de la chambre et du chantier, où le secret serait sans cesse menacé par l'extérieur, où les éléments connus (une table, un fauteuil, un miroir) verraient leur fonction redéfinies au gré des situations.

La chambre où Ella vit ses amours fugaces avec Max et décide de prendre son identité, la chambre où il/elle finit ses jours devant son poste de télévision. Cette chambre est le lieu des révélations, des transformations, le filtre de toutes les expériences. Chambre d'échos et espace de confinement tout à la fois, où les bouteilles s'amoncellent comme autant de cadavres. Chrysalide où le personnage ne cesse de renaître à lui-même, explorant grâce à de multiples éléments de costumes (vêtements d'ouvrier, tenue militaire, perruques), qu'il abandonne comme autant de peaux, le labyrinthe des genres et de l'identité. Car le transformisme est au cœur même du travail. Non de manière démonstrative, mais expérimentale. Une transformation à géométrie variable. L'homme dans la femme. La femme dans l'homme. La jeunesse dans l'âge mûr et inversement.

Un chantier figuré par une immense bâche translucide au sol et une autre au lointain, où se projettent les lumières et les ombres d'un monde en perpétuel mouvement. Chantier sur lequel travaille Ella devenant Max le grutier ; chantier de la grande Histoire, qui n'en finit pas de refondre le destin des peuples au gré des idéologies successives (fascisme, communisme, libéralisme), avec pour facteur commun l'exploitation et la mort. Un monde en destruction ? En reconstruction ? En révolution, parfois. En évolution, toujours. Une bâche, c'est encore l'écran du fantasme ou le voile que l'on jette sur ce qui restera informulé. Ainsi, Ella/Max recouvre entièrement le plateau à mi-parcours, comme pour dissimuler une ellipse de dix ans (qu'a-t-il/elle fait entre 1934 où il/elle porte l'uniforme des S.A. dans un camp de concentration et 1945 où il/elle porte celui de la Wehrmacht, fuyant devant les chars russes ?). Il est des secrets qui resteront bien gardés. La bâche du fond ne tombe qu'à la fin du spectacle. Chute du Mur ou passage de l'autre côté du miroir ? Il semble que seuls le lapin d'*Alice au pays des merveilles* ou la *Blanche-Neige* des frères Grimm détiennent encore une vérité « par-delà les montagnes ».

Le monde des contes, au bout du compte, l'emporte sur la folie du monde.

Olivier Balazuc



MANFRED KARGE

Manfred Karge fait ses débuts au théâtre en 1961, quand Helene Weigel le remarque au Conservatoire de Berlin et l'engage au Berliner Ensemble. En collaboration avec Matthias Langhoff, il y commence à mettre en scène des pièces de Brecht.

À partir de 1968, il est acteur et metteur en scène à la Volksbühne, Place Rosa-Luxembourg. Commencent alors de longues années de collaboration avec Heiner Müller. Création de *La Bataille*. Parmi de nombreux grands rôles, il y joue Hamlet dans la mise en scène de Benno Besson.

À partir de 1979, Karge est acteur et metteur en scène au Schauspielhaus de Bochum. C'est là qu'en 1982, il crée avec Lore Brunner sa première pièce *Jacke wie Hose*.

Activité de metteur en scène en France, Suisse, Finlande, Hollande, Canada, Japon et Grande-Bretagne.

À partir de 1986, Karge joue et met en scène, principalement au Burgtheater de Vienne. Outre des pièces de Horváth et de Brecht, il crée *La Chute de l'ange* de Franz Fühmann et *Totenauberg* d'Elfriede Jelinek.

De 1993 à 2000, Manfred Karge dirige l'Institut de mise en scène de l'École supérieure de théâtre "Ernst Busch" de Berlin. Pendant cette période, il crée entre autres sur plusieurs années un *Projet-Faust* au Kunstfest de Weimar.

À l'issue de son temps académique, Karge revient au Berliner Ensemble. Nombreuses mises en scène de pièces de Brecht, mais aussi des créations de Brasch et de Braun.

En 2017, fin de sa collaboration avec le Berliner Ensemble. Il travaille comme dramaturge et metteur en scène indépendant. En 2018, sa plus récente mise en scène au Théâtre d'État de Wiesbaden, *L'Antigone* de Sophocle, dans la version scénique de Brecht.



DES ORIGINES DE LA PIÈCE...

La Place
Ou
A la sueur de ton front, tu ne mangeras pas de pain

Dans les décennies qui suivirent la (première) guerre mondiale, le chômage général et l'oppression des classes inférieures ne cessèrent de grandir. Un événement qui se produisit dans la ville de Mayence montre mieux que tous les traités de paix, livres d'histoire et statistiques, l'état de barbarie où leur incapacité de maintenir leur économie en activité autrement que par la contrainte et l'exploitation, avait jeté les grands pays européens. Un jour, en 1927, la famille Haussmann, de Breslau, qui se trouvait dans la plus grande misère, reçut d'un ancien compagnon de travail de Haussmann, une lettre où il lui offrait sa place (...). Le mari quitta sur le champ son lit de malade – il avait une pleurésie – et, en dépit de son état de faiblesse, se rendit à la gare. (...) À Berlin, son état empira, au point qu'il dut, presque inconscient, être conduit à l'hôpital. Il y mourut cinq heures plus tard. (...) Il s'agissait de sauver cette place à tout prix : il ne fallait pas s'attendre à voir le destin renouveler une telle offre. Le plan que Madame Haussmann imagina pour sauver cette place était aventureux, mais non pas plus que sa situation était désespérée : elle voulait, au lieu de son mari et en se donnant pour un homme, occuper dans l'usine le poste de veilleur de nuit dont il s'agissait. (...) Les rondes à travers les cours de l'usine et les entrepôts exigeaient endurance et courage, qualités que depuis toujours on appelait viriles. (...) En l'espace de quelques jours, cette femme se transforma en homme, de la même façon que l'homme, au cours des millénaires, est devenu un homme : par le processus de production.

Bertolt Brecht, *Histoires inédites* (1933), Arche éditeur, 1967

... À SA RÉCEPTION

Karge écrit dense. Pour donner une idée : un peu dans la manière fragmentaire de son ami Heiner Müller, mais en cherchant plus le dessin de l'individu concret, fût-il paradoxal dans l'histoire, que dans le paradoxe idéologique ou historique. Le texte passe par tous les états de l'écriture : constat de la prose sèche, lyrisme onirique de la prosodie classique, trivialité des vers de mirliton, en acceptant les échos des travaux passés, sur Brecht et sur Büchner. Le leitmotiv de Blanche-Neige (oublions Walt Disney pour revenir aux frères Grimm et aux légendes germaniques), situe toute cette fantasmagorie indiscutablement sociale du côté de la femme bridée, brisée : au boulot chez les sept nains, en catalepsie dans l'attente du prince charmant et quand elle se réveille enfin, qu'elle peut être elle-même, il y a toujours Blanche-Neige, par-delà les sept montagnes, qui est tellement plus belle que Max Gericke, ce vieux bonhomme décati.

Jacques Poulet, extrait de l'article « Scènes d'Allemagne », *Révolution*, 14 janvier 1983

REVUE DE PRESSE

Aux Plateaux sauvages, Olivier Balazuc présente *Max Gericke ou pareille au même* de Manfred Karge. Il en signe la mise en scène, la scénographie, les lumières. Pour gagner son pain, Ella, veuve avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir, prend la place de son mari défunt et devient Max, un grutier aguerri. La fable couvre un grand pan de l'histoire de l'Allemagne, chute du Mur exceptée. C'est un « drame à stations », solidement charpenté, sur la survie en état d'urgence, où la question du genre sexué se pose d'abord dans le champ social, sans toutefois exclure, dans le soliloque de la femme travestie en ouvrier, le côté bière et schnaps au sein de la promiscuité mâle au travail. Lou Wenzel déploie dans le rôle une virtuosité grisante, une androgynie virevoltante menée tambour battant sur une allure vive.

L'HUMANITÉ, Jean-Pierre Léonardini, 24/09/2018



Ils sont deux que l'on connaît bien, chacun de son côté, depuis pas mal de temps. Ils se liguent pour cette création nouvelle d'un texte de Manfred Karge traduit par Michel Bataillon, qui avait époustouflé chacun lors de la création française. Une femme prend l'habit de son mari décédé pour conserver son travail. Elle conduit une grue avec l'assurance de quelqu'un qui n'a pas le choix. Elle n'a jamais le choix dans la vie, Ella. Elle traverse l'Allemagne, le XX^{ème} siècle et ses guerres. Elle tient. Lorsqu'elle prend la parole, elle est une vieille femme aux cheveux gris. On remonte jusqu'à la jeune Ella, enveloppée des longs cheveux de Lou Wenzel, qui l'incarne avec une fureur héroïque. Olivier Balazuc et Lou Wenzel sont dans l'excès. Mais c'est un excès de talent débordant et l'on ne s'en plaindra pas.

FIGAROSCOPE, Armelle Héliot, 26/09/2018

À travers une écriture originale et une dramaturgie tout en nuances, l'intime et l'existentiel rejoignent ici l'espace de la grande Histoire. Dirigée sans pathos, Lou Wenzel est impressionnante. Olivier Balazuc laisse entrevoir avec beaucoup de finesse la présence de l'entre-deux qui sillonne toute la nouvelle vie d'Ella Gericke, placée dans une situation d'indéfinition, de changement, mais aussi d'angoisse, d'instabilité, de liberté. Sa mise en scène permet de suivre cette pièce parfois complexe de par la richesse de son personnage, successivement masculin/féminin ou les deux à la fois, et la période historique où elle s'inscrit. Le corps et l'apparence occupent ici une place majeure dans ce périple existentiel. Impressionnants : la vigueur, l'humour et paradoxalement, la féminité de Lou Wenzel quand elle s'empare du personnage d'Ella devenue presque Max Gericke ! Un spectacle à découvrir !

THÉÂTRE DU BLOG, Elisabeth Naud, 25/09/2018

Les Plateaux sauvages inaugurent leur première saison en nous interpellant avec vigueur sur l'identité, la différence, nos capacités à résister aux adversités, à travers *Max Gericke ou pareille au même*. Ce spectacle puissant, conçu entre conte et cauchemar par Lou Wenzel et Olivier Balazuc, passe magistralement l'épreuve du plateau.

WEB THÉÂTRE, Dominique Darzacq, 15/11/2018

EXTRAITS

1.

LE TROISIÈME JOUR RESSUSCITÉ DES MORTS

Mais moi, dès le lendemain, debout à cinq heures
Moi, de moi-même la veuve, mon trépassé
Je passe un pantalon ; un homme, d'urgence.
Pourquoi pas une femme. En fait, d'urgence les deux.

2.

Le Russe arrive. Je cours tout ce que je sais.
Vers l'Ouest toujours, direction l'Elbe, mais voilà que
Sur une passerelle étroite, de la SS
Deux hommes me barrent soudain la route.
Halte, déserteur, d'où, vers où.
Si j'ai sauté dans ces culottes,
Goebbels m'en a donné l'idée, messieurs.
C'est que, femme, je ne puis courir seule
Les Russes vous violent et vous coupent
Les seins, ça j'aimerais l'éviter.
Montre, montre, où sont-ils tes tétons
Et ton cul que chevauche d'un bond
Un Allemand, un homme qui saura t'apprécier.
Et c'est ainsi que dans cette guerre, une fois quand même j'ai tué.

3.

Et il me reprend, Monsieur Kastic
Prénom Karl-Friedrich : lui, l'entrepreneur ; moi, l'entrepris.
Pour lui je coule l'élastomère plastique
Je tire le petit levier par-devant et par-derrrière
Il en sort des milliers de caisses en plastique.
Tu es planté là pour l'éternité plus trois jours, pensais-je.
Tu es planté là, et tu ne peux faire autrement.
Le levier par-devant et par-derrrière les caisses
Ce levier, je le tiens ou bien me tient-il
Suis-je moi-même le levier ou le levier est-il moi-même.
Rêve nocturne : je suis le bon dieu
Je créé des mondes de pur plastique
Et tout là-haut perché le souverain Kastic
Rafle les gains de l'élastomère plastique.

4.

Le miroir me dégoûte : la mort en savates.
Miroir, petit miroir,
Qui donc est la plus belle en ce pays.
Max Gericke, vous êtes ici la plus belle
Mais Blanche-Neige par-delà les montagnes
Chez les sept nains
Est mille fois plus belle que vous

Max Gericke ou pareille au même
De Manfred Karge
Traduction Michel Bataillon



OLIVIER BALAZUC

Compagnie La Jolie Pourpoise



Olivier Balazuc Photo © Patricia Dietzi | Estivales Musicales 2016

Après des études de Lettres, il est formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique (promotion 2001).

Au théâtre, il travaille avec Olivier Py (dont il est également le collaborateur artistique de 2003 à 2009) : *Le Soulier de satin* de Claudel (2003), *Les Vainqueurs* (2005), *Illusions comiques* (2006), *L'Énigme Vilar* (2006), *Roméo et Juliette* de Shakespeare (2011) ; Clément Poirée : *Kroum l'ectoplasme* de Hanokh Levin (2004) ; Christian Schiaretti : *Par-dessus bord* de Vinaver (2008) et *Victor ou les enfants au pouvoir* de Vitrac (2019) ; Bérengère Jannelle : *Amphitryon* de Molière (2008) ; Volodia Serre : *Le Suicidé* de Nikolai Erdman (2009), *Les Trois Sœurs* de Tchékhov (2010), *The Ghostchasers* d'après G.W. Sebald (2018) ; Laurent Hatat : *HHH* de Laurent Binet (2012) ; Richard Brunel : *Le Silence du Walhalla* d'Olivier Balazuc (2013) ; Véronique Bellegarde : *Farben* de Mathieu Bertholet (2015), Guesch Patti : *Re-Vue*, d'après Edouard Levé, un spectacle de danse-théâtre (2015) et Jacques Gamblin : *Léger au front*, d'après Fernand Léger (2018).

Au cinéma et à la télévision, il tourne avec Charles Nemes, Nina Companeez, José Pinheiro, Serge Moati, Léa Fazer, Frédéric Tellier, Cyril de Gasperis, Jean-Xavier de Lestrade.

En 2002, il adapte et met en scène *L'Institut Benjamenta* de Robert Walser dans le cadre du Jeune Théâtre National et fonde la compagnie La Jolie Pourpoise. Il monte des textes de répertoire : « *Elle* » de Jean Genet (2005), *Un Chapeau de paille d'Italie* d'Eugène Labiche (2006), *Les Bacchantes* d'Euripide avec la promotion 25 de l'école de la Comédie de Saint-Étienne (2013), avant de se consacrer aux écritures contemporaines : *Menschel et Romanska* de Hanokh Levin (2009), *La Crise commence où finit le langage* d'Éric Chauvier (2013), *La Boîte* de Jean-Pierre Siméon (2016), ainsi que ses propres pièces, *Le Génie des bois* (2007), *L'Ombre amoureuse* (2011) et *L'Imparfait* (2017).

De 2010 à 2014, il est membre du collectif artistique de la Comédie de Valence où Richard Brunel lui commande et met en scène *Ghost Hotel* (2011) et *Le Silence du Walhalla* (2013).

En 2017, Sylvain Maurice l'invite à rejoindre l'ensemble artistique associé au Théâtre de Sartrouville.

Dans le domaine musical, il met en scène *Codex Caioni* avec l'Ensemble Baroque XVIII-21 (2009) et *Je fais ce qui me chante*, une commande du Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, à l'occasion de l'année Poulenc (2013).

À l'opéra, il écrit et met en scène *L'Enfant et la Nuit*, musique de Franck Villard, publié sous forme de livre-CD chez Gallimard « Giboulée » (2012), ainsi que *Little Nemo* (en collaboration avec Arnaud Delalande), musique de David Chaillou (2017).

Lauréat du Prix du Jeune Écrivain (1997 et 1998), ses pièces de théâtre sont publiées chez Actes Sud-Papiers. Son premier roman, *Le Labyrinthe du traducteur*, est paru aux Belles Lettres/Archimbaud (2010). Il écrit également des scénarios pour le cinéma et la télévision. En 2015, il est lauréat de la bourse d'écriture du Centre national du Livre.



Après une formation à l'École de la Comédie de Saint-Étienne (2002-2005), Lou Wenzel est engagée dans la troupe permanente de la Comédie pendant un an (2006) sous la direction de Jean Claude Berutti et François Rancillac.

Elle a joué depuis dans une quinzaine de spectacles, sous la direction notamment de :

Adrien Lamande (*La Force de tuer* de Lars Noren et *Le Petit Théâtre des enfers 1-666* d'après Kathy Acker et Edouard Limonov), David Géry (*l'Orestie* d'Eschyle), Jean-Paul Wenzel, (*Judith ou Le Corps séparé* d'Howard Barker, *5 Clés*, *La Jeune fille de Cranach* de J-P Wenzel, *Ombres portées* d'Arlette Namiand et *Antigone 82* d'après Sorj Chalandon), José Lopez (*20 poèmes d'amour et une chanson désespérée* de Pablo Néruda et *Le Cabaret du bout de la nuit*), Nicolas Guilleminot (*Fairy Tale Heart* de Philip Ridley), Laetitia Guédon (*Les Troyennes* d'Euripide), Arthur Igual, (*Sacre* d'après Stravinsky), Gregory Fernandez (*Tristesse animal noir* d'Anja Hilling), Julien Villa (*Le Procès de Philip K.*) et Olivier Balazuc (*Max Gericke ou pareille au même* de Manfred Karge).

Elle crée sa compagnie La Louve en septembre 2014 .

Elle signe sa première mise en scène au Festival de Villeréal l'été 2013 avec *Dehors devant la porte* de Wolfgang Borchert qu'elle recrée en salle en avril 2015 à la Parole Errante (Montreuil). Puis elle met en scène *Cauchemar Bleu* d'après *Kvetch* de Steven Berkoff au Festival de Villeréal en 2015, et *Frangins* de Jean Paul Wenzel en septembre 2015 au Théâtre du Lucernaire (Paris). En 2016, elle joue dans une création collective *La Tragédie du lièvre*, textes d'Olivier Balazuc, Antoine de la Roche et Jean-Paul Wenzel au festival de Villerville en Normandie et crée dans ce même festival sa première chorégraphie *Un pas fragile pour une terre promise*.